

Raymond Poincaré

1860-1935

Président de la République

Membre de l'Académie Française

Ancien Elève du Lycée

"A bien mérité de la Patrie"

... **A**ujourd'hui que la tourmente est passée, laissant hélas! derrière elle bien des infortunes à soulager et bien des tristesses inconsolables, nous pouvons, du moins, chercher à nous ressaisir un peu et tâcher de méditer ensemble sur les terribles événements dont nous avons été les témoins. Aussi bien, dans une demeure où tous successivement, nous avons reçu la même éducation et où nous nous sommes imprégnés des mêmes traditions intellectuelles et morales, nous n'avons pas grand effort à faire pour communier dans la même pensée. N'est-ce pas ici que, tous tant que nous sommes, nous avons appris ce que sont la petite et la grande Patrie, que nous nous sommes habitués à les aimer et que nous nous sommes préparés à les servir? ...

... Je ne puis empêcher mon imagination de refaire, en ce moment, le chemin que je parcourais jadis, deux fois par jour, pour venir de la maison familiale jusqu'ici, et je retrouve, à chaque pas, aussi profondes qu'à la première heure, et complétées par la tragique expérience de la vie, les impressions qui ont marqué mon enfance.

S'il y a entre nous, une certaine parenté spirituelle, une certaine ressemblance de cœur, une conception commune de nos obligations civiques, ne le devons-nous pas, en grande partie, à ces influences du premier âge et à la chaleur bienfaisante du foyer, auprès duquel nous sommes tous, les uns après les autres, venus nous asseoir, travailler et penser?

En le recommençant aujourd'hui, ce parcours que je faisais, il y a un demi-siècle, depuis la rue Nève, qui s'appelait alors la rue des Tanneurs et n'était pas encore bordée de trottoirs, j'ai beau voir que bien des choses ont changé, je n'en perçois pas moins, avec netteté, comment à cette époque lointaine, j'ai trouvé dans notre Lycée, dans notre ville et dans ma propre famille, les principales inspirations qui m'ont guidé au long de l'existence, et je me rends mieux compte des raisons qui, dans la crise épouvantable dont nous sommes sortis victorieux, ont mis, tout de suite, nos âmes à l'unisson.

Avant de quitter la maison paternelle que la municipalité de Bar a trop bienveillamment désignée naguère à l'attention publique, j'avais coutume d'interroger du regard le cadran de la « Grosse Horloge » qui rappelle constamment à la ville la brièveté des jours et le prix du temps. Je recevais ainsi de nos ancêtres les plus éloignés, une leçon sans cesse renouvelée d'exactitude et de ponctualité. Et, maintenant, lorsque je regarde la vieille Tour qui domine Bar et ne lui laisse jamais ignorer l'heure, je la remercie de nous avoir donné à tous l'amour de l'ordre et de la régularité.

Je m'acheminai, d'un pas léger, vers la rue Rousseau, et, il y a cinquante ans, je rencontrais, à chaque pas, sur ma route, des officiers et des soldats prussiens, et il en fut ainsi jusqu'au mois de Juillet 1873...

... Puis je longeais la place Reggio et je ne me lassais jamais de jeter un coup d'œil admiratif sur la statue du Maréchal Oudinot. La « Grosse Horloge », c'était le passé ducal de notre ville, c'était le vieux Château de Bar, c'était le souvenir de l'union séculaire de la Lorraine et du Barrois; l'image du Maréchal, c'étaient les campagnes du Rhin et d'Italie, c'était Wertingen et Austerlitz, c'était Ostclenka et Friedland, c'était Landau et Wagram, c'était le gouvernement de Dantzig et d'Erfurt, c'était le passage de la Bérésina, c'était enfin, aux heures suprêmes de l'invasion, Brienne et Bar-sur-Aube. Je me représentais rarement le Duc de Reggio comme pair de la Restauration ou comme grand chancelier de la Légion d'Honneur, gouverneur des Invalides, sous la monarchie de Juillet; mais je me sentais très familier avec le Bayard de la Grande Armée, je voyais clairement le Maréchal traversant le pont de Studianka et repoussant les furieux assauts de Rohitchakov. Tout cela ne m'inspirait pas, certes, une admiration aveugle pour le premier Empire, et nous étions, mes camarades et moi, d'autant moins portés à l'indulgence envers Napoléon que le récent désastre de Sedan nous apparaissait à tous comme l'épilogue lamentable de l'épopée impériale. Mais nous restions près de la gloire qu'Oudinot avait répandue sur sa ville natale; nous en prenions tous notre part, et nous aurions d'autant moins consenti à la céder que l'un de nous, un de mes amis les plus chers, portait lui-même le nom d'Oudinot et appartenait effectivement à la modeste famille dont était sorti le Duc de Reggio. Nous étions convaincus que nous avions sur nous un peu du reflet de cette grande renommée; et cet orgueil enfantin, au lieu de troubler nos jeunes têtes, nous suggérait insensiblement le désir d'être, à notre tour, dignes du héros que chaque jour, au passage, nous saluions du regard.

Et par la rue Entre-deux-Ponts, je continuais à pas rapides ma route vers le Lycée; et, en arrivant à hauteur du Pont Notre-Dame, je ne supposais pas qu'un jour viendrait où tout le quartier que j'avais devant moi serait incendié par des obus allemands...

... Lorsque je débouchais dans la rue de la Banque, mes yeux se dirigeaient immédiatement vers le grand immeuble qui lui a donné son nom et dans lequel habitait alors un directeur Alsacien, M. GREINER, dont le fils était un de mes condisciples; et ainsi, chaque jour, se renouvelait et se ravivait en moi la blessure que nous avait laissée à tous l'amputation de la Patrie. J'ai retrouvé naguère à Strasbourg le petit Alsacien de la rue de la Banque. Bien des années avaient

neigé sur sa tête ; mais il n'avait jamais oublié notre vieux Lycée et il n'avait pas cessé d'espérer qu'il verrait, avant de mourir, le drapeau français flotter sur la flèche de sa Cathédrale.

Enfin, je traversais l'Ornain, et je ne vous cache pas qu'avec ses belles rangées de peupliers, son large lit et ses eaux paresseuses, il me donnait infailliblement des idées de récréation et de promenade. Au moment où j'entrais en classe, je songeais par avance au dimanche et au jeudi suivants et aux libres courses que nous ferions, mes camarades et moi, dans les environs de la ville, dans les bois du Haut-Juré, ou par delà les coteaux plantés de vignes, ou sur les routes plates de la vallée. Nous nous mettions alors tous à l'étude avec d'autant plus d'ardeur que nous attendions ces loisirs avec plus d'impatience, et nous faisons, sans grand effort, dans la vie d'enfants, un partage harmonieux entre le travail et le délassement.

Cette sage distribution de notre temps nous a permis de bien connaître notre terre meusienne, de goûter de bonne heure le charme de nos forêts ; de nous intéresser à la culture de nos champs, de nous familiariser avec tout ce qui nous entourait et d'absorber, pour ainsi dire, en nous, dès nos plus jeunes années, tout le parfum de notre pays natal. Je resterai jusqu'à la mort très reconnaissant à notre professeur de rhétorique, M. LAFOND, des excellentes leçons par lesquelles il m'a fait comprendre la beauté classique ; mais M. LAFOND, qui a terminé sa carrière à Louis-le-Grand et qui me demandait, tout récemment encore, avec intérêt, des nouvelles de notre vieux Lycée, serait certainement le premier à me pardonner de penser et de dire que la campagne meusienne a été, elle aussi, pour moi comme pour nous tous, une excellente institutrice, une maîtresse de calme, de force et de modération, un incomparable modèle de mesure, de pensée calme et de froide énergie.

Ce sont ces vertus nourricières de la Lorraine et du Barrois qui s'étaient librement épanouies dans l'âme des Anciens Camarades dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire...

Raymond POINCARÉ

(Extrait du discours prononcé au Lycée de Bar-le-Duc le 2 Mai 1921, pour l'inauguration de la plaque érigée en l'honneur des Anciens Elèves et Fonctionnaires morts pour la France).